

EPHEMERE PATCHWORK

Les jours sont des abricots, tièdes, lumineux. Il est tombé des trombes d'eau en octobre. Maintenant c'est l'été indien. Je tourne un peu autour de la maison et d'un coup ça me prend. Je glisse mon Laguiole dans la poche avec un sac plastique et je file vers la colline. Une petite route monte entre deux vergers de cerisiers. À droite ils sont pourpres, en face orangés. Ces deux couleurs suffisent à mon bonheur. La route se transforme sans explication en un petit chemin de terre qui grimpe raide sous des chênes blancs. Les pluies l'ont défoncé. Je fais un bon kilomètre et le village apparaît en bas. J'aperçois les trois peupliers d'or derrière la maison. Mon cœur se serre, c'est mon père qui les a plantés. Dès que j'atteins la crête je m'enfonce dans le sous-bois. Le buis et les cistes griffent ma veste de treillis. J'adore cette odeur d'humidité et de bois pourri.

Tout de suite je tombe sur une famille de safranés qui soulèvent prudemment les feuilles pour voir l'automne. Il n'y a pas eu de gel la nuit, ils sont sains comme l'œil. Je vais d'un pin à l'autre, déniche quelques sanguins. Avec mon Laguiole je les coupe le plus bas possible. Ils ne sont pas véreux, légèrement marbrés de vert, magnifiques. Avec de l'ail et du persil je vais me régaler.

Je descends dans une combe pour atteindre un bosquet de pins que je vois dépasser. C'est raide, très épais. Personne ne doit s'aventurer par ici pour trois champignons. Je m'accroche aux branches de chênes verts. Tout d'un coup mon pied glisse sur un morceau de bois visqueux et je pars comme une savonnette. J'ai l'impression que je tombe pendant mille ans. Quand je m'arrête... Quand la broussaille m'arrête, je suis au fond d'un petit ravin. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Je n'ai pas celui de me relever. Une mallette en cuir noir, flambant neuve, est là, à trente centimètres de ma main. Et mes tripes savent déjà que cette mallette va changer ma vie...

La nausée me prend, alors même que mes yeux lorgnent sans sourciller sur la mallette. Bordel, elle pourrait contenir n'importe quoi ! Des documents professionnels rasoirs aux liasses de billet par poignées, un simple téléphone, des feuillets de correspondance ou des usuels lambdas dont je n'aurai foutrement rien à faire...

Mes doigts hésitent ; possible que je déconne à plein tube, que cette mallette ne soit qu'une foutue hallucination due à ma chute. Possible qu'elle ne contienne rien, même. Ou alors... Ou alors, c'est qu'intérieurement je sais. Je sais que je risque de me mettre dans une sacrée merde, si jamais j'ai ne serait-ce que l'audace de la toucher.

Les centimètres rétrécissent entre mes doigts et la mallette. J'ai presque l'impression de pouvoir sentir la chaleur de son cuir. Lorsque ma main s'écrase finalement sur sa peau noire, un pic d'adrénaline se creuse en moi, m'envoyant de petits fourmillements dans tout l'estomac. Bordel. Je la caresse doucement, précieusement, sa carne fait de nombreuses fissures et de petites irrégularités. Je suis seul, je me dis que j'ai de la chance... Au moins, personne ne prendra pour un camé ce mec étrange aux allures de ressortissant nucléaire qui s'extasie devant une chose si commune et ridicule. C'est vrai, y'a bien un milliard de types à mallettes dans le Monde ! *Oui, mais la tienne, c'est une putain de mallette.* Mes doigts glissent vers sa poignée, qu'ils se mettent à enserrer fermement. Je la soulève, elle n'est pas lourde. Merde, trop léger, c'est grillé pour les thunes. Je cale l'objet contre mon aisselle, me redresse et me hisse. Soudain c'est l'explosion dans mon genou, qui brûle et me lance. J'essaie un pas. *Ok, c'est foutu.* Je jette un regard circulaire au ravin : étriqué, parois quasi raides et trempées, plus hautes que moi les bras levés, pas de branches solides ou de racines pour prendre appui... Impraticable, ce putain de ravin. Finalement, j'aurai peut-être dû toucher du bois, et non du cuir. *Attends de voir ce qu'elle cache, ta mallette.* Je n'ai pas mon portable, loi des séries oblige. Je secoue la mallette - « *et si jamais* » - et le bruit d'un objet s'y cognant à l'intérieur me regonfle d'un brin d'espoir. *Tu l'ouvres, tu chopes l'éventuel téléphone et tu la bazardes.* Je pose la mallette, respire une grande goulée d'air et... et rien. La serrure est close. Foutrement bien close. Une espèce de panique déferle dans mes veines, troquant volontiers sang contre plomb. Et j'ai faim, ce qui est loin de faciliter les choses, d'autant que les champignons ont valsé pendant la chute, résultat des courses : rien, mise à part une mallette scellée. Je tombe sur les fesses, déglutissant, pestant. Pleurant, à moitié.

« Oh, toi ! »

Je relève fissa la tête et guette en direction de la voix, au sommet du ravin. Une silhouette masculine s'y dessine. *Somme toute, le cuir est peut-être aussi bien que le bois...*

« J'suis tombé ! je hurle. Mauvaise chute !

- Une corde, ça peut convenir ? »

Mes yeux retombent sur les parois lisses du ravin. Trop lisses, justement. *Ou alors était-il plus réaliste que toi et suggérait poliment de te pendre ?* Je réponds, articulant le mieux possible :

« Impossible, le terrain est trop droit et mouillé... Je suis blessé, ça me semble délicat. Une échelle irait mieux ! »

Silence en haut.

« J'ai ça sur mon lieu de travail. J'y vais, je suis là d'ici un bon quart d'heure, gamin !

- Merci ! »

Ce type est un miracle ! Une masse immense se défait de mes épaules et je m'autorise un soupir de soulagement.

Quarante minutes plus tard, je me retrouve sur la banquette avant du fourgon orange de mon sauveur (*Fabio*, m'a-t-il dit), la mallette toujours fermement coincée sous mon épaule. Après que Fabio m'a tiré du ravin, il a proposé de me ramener chez moi. En temps normal, j'aurais refusé net, mais la douleur dans mon genou a eu raison de moi ; et Fabio a une bonne tête.

Je n'ose pas lui parler, alors je braque mes yeux sur le paysage alentour, à travers le pare-brise fissuré. Pourtant, c'est autre chose qui harponne mon regard. Une photo, une photo de gamine. Pas plus de huit ans, blonde, un sourire aussi moqueur qu'adorable. J'ai l'impression de virer fou, mais ce visage pur et innocent... un calque parfait de Domitille, la « Petite Princesse » de Théophile, mon frère aîné. Je ne l'ai jamais connue (ni ne sais qui est exactement) Domitille, mais il en garde depuis toujours une photo dans la cuisine, sur le frigo. Il dit qu'elle lui rappelle *un temps meilleur*. Moi, je crois surtout qu'elle se paie ma tronche dès que je prends du fromage dans le frigo mais j'ai fini par l'apprécier, cette gosse immobile.

La curiosité me brûle, alors je craque :

« C'est qui ? je me risque en désignant la photographie du doigt.

- Ma nièce, Servane. C'est plus un souvenir qu'une actualité, en fait.

- Vous voulez dire qu'elle...

- Il y a longtemps. Envolée, et plus rien. Une vague criminelle, disait-on. Y'a bientôt douze ans. Les médias en ont fait leur « une » pendant des jours... Tu penses, trois disparitions en si peu de temps... Des fillettes d'à peine sept ans ! Et toujours un même mode opératoire : ce fumier jamais attrapé les kidnappaient sur la route jouxtant le chemin écolier... On a retrouvé les corps peu de temps après, quasi nus. Ils n'ont pas été clairement identifiés, mais la coïncidence ne laissait pas place au doute... Pardon.

- Désolé. »

Et je le suis sincèrement. Voyager avec ses morts, je connais ça : le Laguiole offert par mon père et la montre de ma mère pour tout bagage (en plus de mes fringues et d'un vieux sac plastique branlant, je veux dire). Bientôt le fourgon atteint la maison familiale et je remercie d'un sourire ce pauvre Fabio. Lorsqu'il disparaît à nouveau vers le bois, je me dis que ce type est peut être vraiment, en définitif, un miracle.

Finalement, la mallette est bon marché. Son cuir n'est même probablement pas pur. C'est une de ces imitations à la con que l'on refourgue à coût bradé, mais, posée sur mon bureau, elle continue d'exercer sur moi une attraction démente. Elle accapare mon attention, jusqu'à m'en faire oublier la douleur dans mon genou, pourtant bien à vif. Quoique fermée, elle m'est complètement inutile. D'autant que sa serrure est pour le coup singulière, ce qui me fait tiquer : base ronde à rayons s'étirant du centre, zigzagant – comme un soleil, mais en plus complexe. J'ai déjà essayé de la faire sauter à coup de Laguiole, sans succès. J'opte à présent pour un de ces tournevis sensas que Daniel, mon autre frère, garde dans sa chambre. 19h04, Daniel n'est pas encore rentré. Alors je file dans ses lieux et me lance à la recherche de l'outil. Je fouille, sans gêne aucune, armoire et dessous de lit, table de chevet, tiroirs de bureau... Bordel, stylos, élastiques, boules de papier, bordel, piles, balle de tennis... Clé.

Clé embout putain de soleil rayonnant.

La clé plonge parfaitement dans la serrure. Je la tourne. *Clic*. La mallette s'ouvre doucement, couvercle poussé par des doigts franchement pas convaincus. Son contenu se précise. Du tissu. Plus vraisemblablement des morceaux de gilets et de robes. Mes mains fouillent au milieu des étoffes. J'ai brusquement l'impression qu'elles s'en souillent, que le tissu est marqué d'un mal bouffant. Tous ces lambeaux de couleurs sont pourris ; il suffit d'en capter l'odeur de moisissures, d'en voir les teintes maronnées et sales. Rien de comparable avec la forêt alentour et sa nature fraîche, définitivement vivante. Le tissu refoule la mort. Mon doigt cogne soudain contre un machin dur. Je l'extirpe de sa mer brune... Un Laguiole. Un Laguiole parfaitement identique au mien, sinon qu'il est rouillé et tacheté de sang séché ; comme s'il ne suffisait pas que la clé de la mallette ait trainée dans la chambre de Daniel.

Cette série de Laguiole, c'est notre père qui nous en a fait cadeau, peu avant qu'il ne se loge une détonation dans la tempe. Il en avait un lui aussi (certes introuvable, mais clairement identique aux nôtres), et tenait à ce que chacun de ses trois fils en possède un.

Sans regarder davantage le Laguiole, je le flanque dans la mallette, la referme brutalement et la balance par terre. Avec un peu de chance, peut-être s'y oubliera-t-elle.

Avec tout ça, le repas ne m'inspire plus grand chose. En fait, j'ai carrément envie de dégueuler. Dégueuler toute cette merde que je viens de découvrir, toutes ces saloperies qu'il reste à comprendre. Je descends dans le salon, Théophane me regarde de travers ; Daniel lorgne dans le vide, comme toujours. Il voit des choses que personne ne voit, il parle avec des mots disloqués dont lui seul en saisit le sens. Il tremble souvent, aussi. Les gens lui ont collé

une étiquette : « Dérangé ». Théophane dit que ces mêmes gens sont des connards et que Daniel est juste différent. Moi, je ne sais pas où me positionner. J'évite d'y penser. A présent que la mallette est passée entre mes doigts, ça me titille. Je braque les yeux sur Daniel. *Qui es-tu, putain ?* Il ne bouge pas. Il avale la bouffe avec un air absent. Il s'en fout partout. Il rit, d'un coup. Puis se tait. *Il te cache un putain de truc.*

Je fuis Théophane du regard, de crainte qu'il ne capte ma pensée. De peur qu'il ne comprenne. Qu'il pige que je prends moi aussi mon propre frère pour un dérangé.

Après le repas, je rejoins ma chambre, l'angoisse au bide. J'espère un instant que la mallette a mystérieusement fiché le camp, mais sa silhouette opaque dort toujours sur le sol de ma chambre. Je n'y toucherai plus. Je lui lance des yeux brûlants de mépris. Elle me dégoûte, parce qu'elle constitue un mystère.

Les jours sont des abricots. Ils se consomment, se succèdent. Le temps avale les jours et moi je ne mange plus rien. La mallette me ronge les idées, je ne pense plus qu'à elle. En soirée, une semaine après l'avoir trouvée, je me lève et m'en approche. Elle est silencieuse, paisible. Le calme avant la tempête. J'attrape la clé. Clic. Mes doigts s'y risquent. Je regarde à nouveau le tissu. Ce bordel a au moins dix ans. De vieux vêtements de Daniel ? Merde, impossible, ce sont des robes. Un gilet a plutôt bien résisté, mes yeux accrochent son col. Du huit ans. *Ok, calme Adrien, le hasard est un salop... mais là. Là, putain c'est flippant !* Deux semblants de robe possèdent encore une étiquette. « Laurette » dessinent les boucles d'une jolie écriture. L'autre est presque illisible... S... forme étrange. Un F. Non un E... R... Serv. Ok, j'ai pigé. *Merde.*

Serv pour Servane.

C'est trop rapide. Tout ça est bordélique, foutrement trop louche. Daniel, Daniel est différent – et non pas un meurtrier. *Pourtant.* Daniel n'a que vingt cinq ans. *Pourtant.* Daniel est mon frère. Théophane a confiance en lui. *Pourtant.* Je vais aller le voir. On va causer, il va sourire, m'expliquer, on va rire : tout ça n'est qu'un putain de malentendu. La clé ? Il l'a trouvé dans les bois et l'a tiré de sa bouillasse tant elle était jolie. Le Laguiole ? Lui, il l'a paumé dans ces mêmes bois. *C'est con, hein ? Allez, on boit un coup et on oublie toute cette merde !* J'avance lentement dans le couloir, tapote le chêne de la porte de sa chambre. Sens mon cœur catcher contre ma poitrine. La porte s'ouvre, Daniel apparaît. Ses yeux m'examinent, tombent presque aussitôt sur la mallette que je tiens. Il suffoque. Il dit « Non », secoue la tête, et le répète, encore et encore. Non, non, non. Non, non, non. *Dis-moi qu'c'est*

pas toi. Non, non, non. *Dis le, putain !* Non, non. Je flippe pour de bon. Daniel tremble. Il fait les yeux blancs. Mon cœur accélère la cadence, le sang me bourdonne dans les oreilles. Non, non, non. *Comme une litanie.* Non, non, non.

Une main s'abat sur mon épaule. Je sursaute. Remake d'un mauvais thriller ? Tout est dans le hardcore. Le couloir est sombre, Daniel dans la pénombre. Tout est silence, sinon les cris répétés de mon frère. Là, c'est le moment où le mec dans mon dos me plante sa hache et m'achève. Ou au M16, s'il en a le cœur, ce cinglé.

Finalement, pas de taré à la machette ; pas plus que d'un fusil. Théophile me toise intensément. Après m'avoir dégomme l'épaule, il me dit d'aller poser mon cul dans la cuisine et va calmer Daniel. Il me rejoint. Là, c'est la scène du face à face. La mallette est posée, close, sur la table. Elle gigote ; le genou de Théophile tremble vite et fort.

« Où as-tu eu ça ? répète-t-il pour la énième fois.

- Je sais pas.
- Mytho, réplique-t-il sèchement.
- Va te faire foutre... (son regard monte en dureté). Ok, dans les bois.
- Où, précisément ?
- Dans un putain de ravin, t'es content ?!
- Près de la combe ?
- Ouais. »

Soudain, il a l'air ailleurs, perdu dans le fil de ses pensées. Alors je lui balance tout ce que j'ai compris. L'histoire de Fabio, le Laguiole et les robes dans la mallette. La clé... Je termine en lui disant mes doutes au sujet de Daniel. Il digère le tout, baisse la tête, puis la relève.

« C'est pas lui, dit-il posément.

- Mais le Laguiole...
- C'est pas le sien.
- Et la clé ?
- J'sais pas ce qu'il fout avec. Normalement, il ne l'avait plus.
- Comment ça, « plus » ?
- J'crois pas que tu puisses entendre ça.
- Et tu crois franchement que je pourrai continuer à vivre comme si de rien n'était, tout en sachant que Daniel est un putain de tueur d'enfant ?! Mais oui ! Je vais

poursuivre ma vie minable, bouffer, pioncer... Faire son ménage à un putain de tueur d'enfant ! On n'est pas dans un film, Théophane ! Tes répliques scéniques sont à chier !

- Arrête, c'est bon. »

Il se gratte le menton, respire.

« Daniel est innocent. Il n'a pas toujours été... différent, tu vois ? Toute cette merde... il en est victime, lui aussi. J'sais pas comment te dire tout ça, Adrien. Premièrement, le salaud qui a kidnappé et tué les fillettes est mort. Daniel a eu la malchance de croiser sa route, de voir... ce qu'il faisait. Le mec l'a pris sous son aile, lui a tout expliqué, tout montré... Avec le Laguiole et tout. Daniel n'a pas tenu le coup. Avant de clamser, le mec lui a filé la mallette. Il pensait que Daniel partageait sa folie du sang... Mais Daniel avait quoi... douze-treize ans.

- Et Papa ne savait rien ?

- Non... Oui. Tout.

- Il s'est... suicidé pour ça ?

- C'est plus compliqué. L'image que tu gardes de Papa est un foutu mensonge.

Le Laguiole, prends-le.

- J'touche pas à cette merde. »

Mon frère soupire, attrape le Laguiole et me le colle sous le nez. Je le regarde sans comprendre. Soudain, deux initiales me flanque une sacrée gifle. O et G.

- Ormand Geain, Papa... J'comprends pas, Théophane. »

On dit que remuer les secrets est mauvais. Mais je ne ressens rien, comme si mon corps s'était mis en stand by. Je devrais avoir peur ; au lieu de ça, j'ai l'impression d'avoir couru un huit cents mètres à toute allure. Que mon estomac s'est cassé la figure.

« J'avais dix neuf ans, à l'époque. Tu en avais trois, Daniel treize. Nous n'avons pas toujours été trois enfants. Il y avait... Il y avait Domitille. Elle avait sept ans lorsqu'elle est morte. Accident domestique, fuite de gaz... Elle n'a pas tenu le coup, Maman non plus. Domitille était l'ange de Papa... Adorable, pleine de vie. Il a virer fou quand il a su. Il a enterré Maman au cimetière municipal, pas sa fille. Il disait ne pas pouvoir. Il l'a couché dans son lit et... Et la vie a continué. Il est resté longtemps sans parler de Domitille. Il se comportait bizarrement. Daniel et moi flippions. On s'occupait de toi, Papa étant le plus clair de son temps à l'extérieur. Un jour, il a dérapé. Il a kidnappé une pauvre gosse... Laurine ou Laura, je ne sais plus. Il l'a tuée deux mois plus tard. Et a remis ça, deux fois. Héloïse et Servane. Il s'est suicidé après l'enlèvement de Servane. Quant à Daniel... Il a surpris Papa tuant la première petite fille. Papa a pris ça pour un putain de signe et a fait de lui son « associé ». Daniel n'y comprenait rien. Il avait treize ans, il se découvrait ! Le sang l'a

pourri. Papa a tué Héloïse devant lui. Après ça, il lui a donné la mallette, son Laguiole et sa saloperie de conscience. Tu sais de quoi était remplie la mallette, j'imagine ?

- Je...

- Des robes. Les vêtements des fillettes.

- Et Papa s'est suicidé ?

- Et Papa s'est suicidé. Il lui a laissé Servane, lui a dit de la tuer. Daniel ne le supportait pas. Il m'a tout raconté. Tout ça était de la faute de Papa, tu comprends. A sa manière, il avait tué Daniel aussi. Plus tard, Daniel m'a montré où Papa lestait les corps des fillettes... Brûlés, impossible à identifier. Il ne restait que Servane, Daniel ne l'a jamais tuée. Il pouvait pas. On l'a confiée à tante Julie, loin d'ici. Elle s'appelle Céleste, aujourd'hui.

- Trois fillettes ont été retrouvées...

- Laurette, Héloïse et... Et Domitille. Pas Servane. Domitille.

- Que s'est-t-il passé après ?

- Daniel est devenu instable. La présence de la mallette dans la maison le rendait tantôt furieux, tantôt hystérique, parfois triste. Elle ne vieillissait pas, c'était fou ! Il fallait qu'on s'en débarrasse. Vite.

- Daniel a jeté la mallette dans le ravin...

- Non, c'était moi. C'était la seule chose que je pouvais faire pour lui, pour mon petit frère. On n'avait pas le choix. Si les gendarmes remontaient jusqu'à nous, Daniel payait pour Papa. »

Ma première pensée a été de les dénoncer. De mettre fin à tout ça. Pour Fabio. Mais je ne pourrai pas. Ils sont ma famille et ont déjà payé. Daniel n'a plus jamais les idées en place, Théophile porte en lui une culpabilité qui le bouffe silencieusement. Son mal à lui, je le partagerai sûrement, par la suite.

Devant moi, la mallette se consume dans l'orange brûlant des flammes. Le feu ne détruit que le matériel, mais voir sa fumée s'élever vers le ciel opaque, bleu nuit... J'ai le sentiment de donner ma vie pour Daniel. De le libérer.

Je ne sais pas ce que je ferai pour Servane. On verra. On verra après. En ce moment, je me suis fichu dans une sacrée merde. Les jours sont des abricots. Ils sont des abricots, et ils finissent pas pourrir. Maintenant, je suis pièce d'un engrenage de mensonges. Les mois à

venir m'enfonceront dans le remord, je suis une pourriture, mais je continuerai à creuser. Pour Daniel.